

automne

gabriel rené franjou

## une (1) saison

Le chemin qui mène au fleuve n'est pas le vrai chemin, le vrai chemin est sur le côté, en diagonale, là où l'herbe ne pousse plus à force. Là : la ligne de désir le long du béton. Ma main sur ma ligne de hanche. Le craquement des feuilles couvre celui des os. Dernier fleuve sauvage de France c'est abusif. On peut dire : fleuve civilisé, ou fleuve vivant. La ligne d'horizon se confond avec le sommet des HLM. Tout est gris.

On en aura d'autres, de jolis couchers de soleil (croisons les doigts).

L'automne, déjà ! – Mais pourquoi regretter un éternel soleil, quand le soleil n'annonce rien d'autre que l'apocalypse ? Tant qu'il y a la météo, il y a un lendemain. Octobre se réserve la drache d'avril. Et je redoute l'hiver (parce que c'est la saison du confort !!). Je raconte une histoire où un riche pays du golfe oublie l'Islam pour vénérer les drones qui, lancés à travers les nuages, forcent la pluie.

Dans cette histoire, la fin du monde a lieu un jour de grand soleil.

Un coup d'œil à l'écran tous les quarts d'heure – rien ne change – jusqu'à ce que la lueur des phares nous immobilise. Tout ça pour savoir quand il va pleuvoir. Et l'on n'en sait toujours rien.

Sous le vent gothique du matin, de gros vers dans les chaussettes et d'encore plus gros vers dans le cœur, une saison jonchée de froides vertèbres s'étale. Nos amours diluviennes, les effluves d'oxyde de zinc coulent de nos aisselles et se déversent dans les égouts déjà bouchés par les feuilles d'or. Un matin de l'été indien (dont, j'y pense, il est probable que l'étymologie soit coloniale), le sentiment me revient et l'évidence de la mécanique à l'œuvre dans le temps qui passe me réjouit. Souffle. Du souvenir d'une plage du Veneto et d'années d'images éphémères, imprévisibles, je te dis adieu :

adieu belle saison, adieu au fleuve, adieu les filles du lycée.

Jamais le printemps n'a si vite laissé place à l'automne. Maintenant, l'automne à jamais.

## la mauvaise saison

Pendant que les traders humanoïdes devenus pilotes kamikazes dans leur frénésie pour les modes à la japonaise s'écrasent contre les vitres bleues du building décoré d'arches d'acier et que l'intelligentsia de la ville fait les poubelles pour quelques bouchées d'uranium,  
pendant ce temps,  
le rat devient l'unité monétaire.

Nous nous souvenons mal du monde. La ville est un miasme et ses icônes, ses grandes toiles postmodernistes ont été dissoutes dans l'acide. Les écrans ont d'abord écrit de mauvais poèmes mathématiques puis de bons romans d'anticipation avant de virer au bleu total ; enfin ils ont pris la couleur de la chair ou des entrailles. Rien à battre de la vraie vie, mais c'est tout ce qu'on a.

L'obsolescence incarnée des astres leur lumière collective comme un frigo dans la nuit – déjà, la nuit tombait plus tard, même si plus rapidement – et quand la lune s'est brisée nous en avons gardé les bouts de PVC les plus pointus pour nous défendre. Depuis, c'est l'automne.

Nous travaillons la terre aux mines de silicium europium terbium dysprosium. En tonnes nous reprendrons ce qui nous a été arraché en grammes. Mais comment volent leurs avions ? Et par ce temps ? Nous n'en avions plus vu depuis Leningrad...

Pendant que les grattes-ciels dont les antennes percent la brume s'érodent et que les salles de sport sont ensevelies sous les dunes de sable arrivé du Sahara dans les poches des révolutionnaires nord-africains,  
pendant ce temps,  
les cicatrices changent de couleurs.

Pour les moments de tendresses l'on s'en remet aux repas chauds. Disons adieu à la ville et aux courges qui poussent sous les pavés : arrosées à la taurine, elles ne survivront pas à l'hiver. Les fuites n'en finissent plus. Si l'on perd les ruines alors on perd tout. Après l'automne vient l'hiver ; si l'automne termine, fort à parier que nous aurons ensuite l'hiver.

Sur le chemin du retour, nous faisons attention à ne pas écraser les escargots apparus après la pluie.

## trouble affectif saisonnier

L'automne toujours. Mais pourquoi regretter... pourquoi regretter ?

Mes semelles s'enfoncent dans les empreintes laissées par les siennes. Les vagues ont fait voler en éclats les vitraux, emporté les nids paresseux des pigeons, et inondé la nef. Maintenant, il n'y a que la boue. Et à l'horizon, la boue. Donnez-moi une bonne raison. Qu'est-ce qu'une ville où on ne voit pas le ciel ? Le rouge est-il vraiment la couleur du sang dans les joues ? Pourquoi les feuilles virent-elles au brun ? Pourquoi quand le soleil se couche j'ai envie de me tuer pourquoi regretter un éternel soleil le craquement du bitume en décomposition le bruit des rats dans les flaques l'odeur du chocolat fondu du laid chaud la peau qui se dépose sur nos lèvres les réverbères qui s'allument alors que je m'accroche au dernier bleu du ciel le bleu du ciel et ses stries de roses quand les jours sont beaux c'est arrivé les érables qui brûlent faire attention à distinguer l'odeur du bois qui brûle de l'odeur du pétrole qui brûle tombez feuilles tombez mourrez fleurs mourrez disparaît ! ville !! disparaît !! enfonce-toi dans ces tréfonds ocre et resurgit en volcan, pulvérise la grisaille sinon rien et je maudis les conifères indifférents et les cinquante-trois étages vides de la tour pour laquelle my love est mort et je me laisserais pourrir dans le sous-bois dévoré par les champis pour un hiver, ce que je ne ferai pas pour un hiver ! mais ici c'est la ville et je n'ai jamais appris à conduire alors je suis coincé dans ces ruelles à l'urbanisme anti-humaniste au fleuve accablé aux châtaignes mortelles au mycélium chthonien aux administrations ridicules aux industries vaniteuses, les industries des hommes qui ont tous escaladé la croix quel gâchis on peut se chauffer de ce bois et croyez-moi mes amours nous en auront besoin, car je suis seul je suis inadapté je suis incapable et personne ne m'aime alors laissez-moi réduire vos journaux en cendres dans le plus pathétique espoir de changer quelque chose ne serait-ce qu'en moi ne serait-ce que la couleur des feuilles ne serait-ce que cet équinoxe qui n'arrive jamais ne serait-ce que le souvenir de ce suçon qui me nargue fuck l'équinoxe je ne suis pas prêt les saisons ne se suivent plus et le soleil ne se lève

pas. Les choses jamais ne changeront. Voilà la catastrophe. L'autre est oubliée, déjà. Jamais plus tu ne me traiteras de la sorte. Je rentre. Je craque l'ampoule et la vitamine D vient troubler l'eau. Les engrenages sont rouillés mais si je l'affirme alors c'est vrai : ici s'achève ton règne. Chantons maintenant.